

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème Année, No. 57. — Samedi, 6 juin 1885.  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00.



A LA SOURCE.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 6 juin 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—La grotte des fées (suite), par Stanislas Côté.—Un conseil par semaine. La porteuse de Pain (suite).—Sur l'amour.—Poésie : A mademoiselle Marguerite D..., par le Dr Duplessy.—L'insurrection du Nord-Ouest.—Primes du mois de mai : Liste des numéros gagnants.—Notes et impressions.—Récréations de la famille : Enigme, anagramme et rébus.—Les dix commandements de l'apiculteur.—Choses et autres.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : A la source.—L'insurrection du Nord-Ouest : Escarmouche entre les rebelles et les troupes à bord du *Northcote*.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## ENTRE-NOUS

**COMMENT VOUS PORTEZ-VOUS ?**

Nous disons et on nous demande cela vingt, trente, cent fois par jour.

Se porter bien, être en bonne santé est donc chose importante, puisqu'après avoir salué la personne que nous abordons et lui avoir souhaité le bonjour, nous nous empressons de lui faire cette question.

Il est vrai que parfois on rencontre des gens mal disposés, qui vous répondent d'un air de très mauvaise humeur :

—Comment je me porte ? mais que diable cela peut-il vous faire ? Si je mourais vous ne viendriez seulement pas à mon enterrement.

Mais c'est l'exception, et comme l'exception confirme la règle, nous pouvons admettre qu'être en bonne santé est en effet une bonne chose.

\*.\*

Les hommes d'état ont lieu de s'occuper de ce sujet, car de la santé dépend le nombre, la force et l'intelligence des individus dont ils dirigent les affaires.

La condition hygiénique d'un pays a une influence directe sur ses relations avec les autres contrées, et quand le drapeau jaune flotte sur un édifice, dans un port de mer, le marin tourne la proue de son navire et fuit à toutes voiles vers d'autres rives.

Sitôt qu'une épidémie se déclare sur un point de la terre, tous les peuples en sont instruits et chacun d'eux cherche à se protéger du mieux qu'il peut et refuse toutes relations avec le pays infesté.

Vous avez vu, l'année dernière, quelles précautions extraordinaires on a prises partout quand la nouvelle s'est répandue que le choléra avait fait son apparition en Europe.

Ces mesures étaient sages, et les Sœurs de Charité aidant, on a vaincu le mal.

\*.\*

De tout temps on a compris cependant qu'il ne suffisait pas de se défendre des affections épidémiques importées par les voyageurs ou les marchandises venant des pays lointains, et on a cherché à diminuer les effets des maladies endémiques.

C'est ainsi que l'on est arrivé à combattre la variole par l'inoculation du vaccin.

Vous voyez maintenant où je veux en venir et le but de cette causerie.

On s'occupe beaucoup en ce moment de vaccination, et certes ce n'est pas sans cause, car de tous côtés on n'entend que plaintes et récriminations adressées à la commission d'hygiène. Il ne se passe guère de jour où les journaux de Montréal ne citent des cas effrayants de décès ou de maladies occasionnés par la mauvaise qualité du vaccin.

Il en est de la vaccination comme de beaucoup d'autres choses ; remède excellent en soi, elle peut devenir un instrument de mort dans les mains d'un praticien ignorant ou négligent.

\*.\*

C'est le hasard qui a fait découvrir le vaccin, le hasard, le père des inventions, à condition qu'il ait pour observateur un homme de génie.

Edward Jenner est né à Berkley, Gloucestershire, en Angleterre, en 1749 ; après avoir fait d'excellentes études, il accompagna le célèbre navigateur

Cook, dans plusieurs voyages, en qualité de naturaliste. Plus tard, fatigué des excursions lointaines, il revint au pays natal et étudia la médecine.

Un jour, une jeune femme vint consulter le médecin, son patron, et celui-ci, après lui avoir fait quelques questions, dit qu'elle avait tous les symptômes de la variole. En entendant cet arrêt, la malade répondit qu'elle ne pouvait pas être atteinte de cette maladie, attendu qu'elle avait eu déjà la variole bovine (cow pox). Le savant donna une prescription quelconque et tout fut dit.

La réponse de cette femme ne fut pas cependant perdue, Jenner voulut découvrir ce qu'elle cachait, et, après des recherches minutieuses, il apprit que les personnes de la campagne, habituées à traire les vaches, étaient souvent atteintes de pustules aux mains, pustules qui étaient en tout semblables à celles des animaux variolés. Les paysans disaient que jamais une personne ayant contracté la variole bovine ne mourait de la variole ordinaire, qui faisait alors de terribles ravages non-seulement en Angleterre, mais dans toute l'Europe.

\*.\*

Jenner travailla, étudia sans relâche et, après quelques expériences secrètes, se décida, en 1796, à aller à Londres où, en présence de plusieurs médecins éminents, il vaccina plusieurs fois un enfant de huit ans. La Faculté hocha la tête et ne se prononça point.

Il n'en fut pas de même du peuple qui ne put contenir sa colère et accusa le hardi novateur de vouloir *bestialiser* l'humanité, et les ministres protestants, du haut de la chaire, traitèrent le système de Jenner de diabolique, etc., etc.

Ce n'était guère encourageant, mais le pauvre médecin de campagne avait la tête dure, il laissa passer l'orage et n'en continua pas moins son œuvre avec autant de patience que d'énergie. En 1802, le Parlement lui votait \$40,000, et dès lors le succès de la vaccination était certain.

Pour être franc, je dois dire que plus tard Jenner, devenu riche et après avoir continué ses études, déclara—c'est du moins ce que rapportent certains biographes—qu'il n'était pas bien sûr de l'efficacité de son système, et que peut-être il y avait autant de danger à s'en servir qu'à s'en abstenir.

\*.\*

De nos jours, bien qu'il existe des Jenneriens et d'anti-Jenneriens, la plupart des médecins sont partisans de la vaccination, mais à condition toutefois qu'elle soit faite sagement, après un examen sérieux de la constitution du sujet, de son âge, du milieu dans lequel il vit et surtout avec du bon vaccin.

Or, il ne semble pas que l'on prenne toutes les précautions nécessaires à Montréal. Les nombreuses observations faites, il y a quelques années, par le Dr Coderre et celles plus récentes réunies par plusieurs médecins de différentes parties de la province de Québec, prouvent qu'on y va un peu trop à la légère.

Ceci est même tellement vrai qu'on a dû donner l'ordre d'arrêter la vaccination, il y a un mois environ. C'est après avoir vacciné *trois mille* personnes qu'on s'est aperçu qu'on était au printemps et que la saison était mauvaise !

Franchement, ne trouvez-vous cela bien étrange ?

\*.\*

“Mais, dit le président de la commission d'hygiène, le mal n'est pas si grand qu'on le dit, et sur ces trois mille vaccinés vous trouverez à peine cinquante cas d'érysipèles, etc.”

D'abord, c'est cinquante cas de trop, et ensuite il est presque certain qu'en cherchant un peu on en trouverait probablement le double ou le triple.

“C'est la faute des parents, s'écrient aussi certains partisans à outrance du système actuel, on néglige de suivre les principes les plus élémentaires de l'hygiène, et le vaccin n'est pour rien dans tous ces accidents.”

C'est cela, on va bientôt nous prouver que tel enfant serait mort deux ans plus tôt s'il n'avait pas été vacciné il y a un mois !

Enfin, il paraît que tout cela va s'arranger ! Tant mieux !

Le changement, toutefois, ne se sera pas fait sans tiraillements, et vous allez en juger.

Après bien des discussions, le Conseil Municipal de Montréal s'est décidé à sortir de l'ornière suivie depuis longtemps, et à voulu mettre à la tête du service médical de la cité un homme réunissant toutes les garanties nécessaires.

Le maire, en homme intelligent, demanda à une commission de médecins éminents des quatre Facultés, de faire un choix parmi les candidats. Après examen, on choisit le Dr Beausoleil.

Cette décision fut portée à la connaissance de la commission d'hygiène, dont le rôle en pareil cas semblait, d'après le bon sens, consister à ratifier purement et simplement le choix fait par des hommes sérieux et faisant autorité en matière médicale.

Il n'en fut pas ainsi.

Et je ne puis m'empêcher de penser, à ce propos, à l'aventure racontée par Paul-Louis Courier au sujet de la nomination à faire d'un membre de l'Institut. Il fallait un Helléniste, mais comme aucun des votants ne connaissait le grec, on nomma un monsieur qui savait l'italien.

Les membres de la commission d'hygiène semblent avoir eu envie de faire la même chose, et voulant prouver qu'ils étaient un peu *les maîtres*, comme l'un d'eux l'a dit, ils n'ont pas ratifié tout d'abord le choix d'un médecin, fait par d'autres médecins, et auraient désiré probablement nommer un architecte.

Que voulez-vous, il fallait bien prouver qu'on était un peu les maîtres !

\*.\*

Le Sheppard, du *Toronto News*, continue à manger du français tous les matins. Nous ne nous en portons pas plus mal.

Il y met un peu plus de formes, mais le fond n'en vaut pas mieux qu'auparavant.

On agite la question de dissolution de la Confédération, et l'agent gallophobe en profite pour faire des charges à fond de train sur la province de Québec, qu'il accuse de dominer dans les affaires à Ottawa, et que les chefs des deux partis essaient de s'attacher, l'un pour se maintenir au pouvoir, l'autre pour y arriver.

Il paraît, d'après ce fou furieux, que c'est la province d'Ontario qui nous nourrit et nous entretient.

Cette conduite, de la part de quelques Ontariens à notre égard, me fait comprendre la vérité de ce mot de M. de Ferdinand de Lesseps : *Les hommes, comme les chevaux, ne sont méchants que parce qu'ils ont peur.*

\*.\*

Les funérailles de Victor Hugo viennent d'avoir lieu à Paris, avec un éclat impossible à décrire. Jamais la France n'avait vu pareil spectacle.

Deux cent mille personnes ont stationné pendant la nuit précédente, autour du catafalque, qui occupait tout l'espace vide au-dessous de l'Arc de Triomphe. Vingt mille voitures étaient rangées dans les Champs-Élysées, et la veille, des milliers de personnes venues de tous les points de la France et de l'Europe ont dû coucher à la belle étoile, tous les hôtels étant remplis.

Les communistes ont bien essayé de faire quelque démonstration et de déployer le drapeau rouge, mais ils en ont été pour leurs frais, car le gouvernement avait pris ses mesures, et les esclaves de Rochefort, Félix Pyat et Louise Michel, ont été mis à la raison.

Victor Hugo a été enterré au Panthéon.

Il y aurait bien des choses à dire à propos de cet enterrement et du lieu choisi pour dernier asile au grand poète, mais il faut parfois se taire et beaucoup oublier.

\*.\*

Victor Hugo avait laissé à la France le soin de ses funérailles, et celle-ci s'est acquittée de cette tâche d'une manière splendide.

Lamartine et Alfred de Musset, ses frères de génie, n'ont pas eu d'enterrements aussi grandioses, mais leur gloire n'en souffrira pas pour cela.

Je préfère même la simplicité du vœu exprimé par l'auteur de *Rolla* avant de mourir, et j'ai souvent répété en moi-même ces vers si connus :

Mes chers amis, quand je mourrai,  
Plantez un saule au cimetière ;  
J'aime son feuillage éploré,  
Sa pâleur m'en est douce et chère.  
Et son ombre sera légère  
A la terre où je dormirai.

\*.\*

Le 6<sup>me</sup> a reçu le baptême du feu !

Au moment où je termine ma causerie, les dépêches arrivent incomplètes, on sait qu'il y a des morts et des blessés, mais on n'a pas les détails que vous connaîtrez par les journaux quotidiens quand LE MONDE ILLUSTRÉ paraîtra.

Le jour même où cette nouvelle nous est parvenue à Montréal, on bénissait, au Gesù, le drapeau que les dames de Montréal offriront au bataillon à son retour.

Le Père Hamon a fait un sermon plein de feu, de grandeur et de patriotisme.

En parlant des dépêches qui nous annonçaient l'engagement qui a eu lieu au Fort Pitt, l'éminent prédicateur dit au sujet des volontaires :

Ils viennent de voir le feu et il y a eu effusion de sang. Il faut du sang pour consacrer un drapeau. Oui, le sang a coulé et ce premier sang portera bonheur à nos volontaires. Le fait est triste pour les familles des victimes, mais il est heureux pour la patrie que ce sang soit versé.

\*.\*

Le 17 de ce mois il y aura grand banquet dans la salle du Cabinet de Lecture Paroissial, au profit du *Cercle Ville-Marie*.

L'utilité de ce cercle est incontestable. Sous l'intelligente direction de M. l'abbé Hammon, les jeunes gens s'y occupent de littérature, on y discute, on y cause, on s'instruit.

C'est une œuvre bonne et sérieuse, elle mérite donc d'être encouragée.

Déjà on a reçu des demandes de cartes de plusieurs personnes qui s'intéressent au Cercle, quoique demeurant en dehors de Montréal, et tout fait présager un succès complet.

Il n'y a que six cents couverts, il est donc temps de réserver sa place.

Les dames de la plus haute société de Montréal sont à la tête de l'organisation.

LÉON LEDIEU.

## LA GROTTÉ DES FÉES

(Imité de Jules Verne)

(Suite)

**N**ON ; sous un amas de décombres, au pied de l'une des cheminées en ruine du vieux fort Chambly. Ce document aura été oublié là, par ce Titus Van Renselaer, un de ces audacieux Bostonnais qui, non contents de chasser les Anglais de chez eux pour rendre leur patrie libre, se mirent aussi en tête de s'emparer du Canada et prirent le fort Chambly, au mois de mai 1775. Il y avait de l'or en ce pays, et les Américains ne furent pas les derniers à s'en apercevoir. Quant à l'emporter chez eux, c'était autre chose, ce chiffon en fait foi.

—Et qu'allez-vous en faire ? lui demandai-je.

—Dans trois jours nous irons constater s'il dit vrai.

—Vous voulez que je vous suive ?

—Certainement ! Tu vas préparer nos malles, tu te procureras des cordes, des leviers, des pics, de la poudre, des mèches et des provisions de bouche pour une journée entière.

Je ne risquai point d'objection, sachant bien que c'eût été en pure perte ; je quittai le cabinet de travail et commençai les préparatifs de ce voyage mémorable.

Pendant deux jours, je ne pus parler à mon oncle ; fort heureusement, Georgette, la bonne enfant, était là pour me distraire.

La veille de notre départ, je demandai à ma cousine si l'expédition projetée lui plaisait, si... si elle n'éprouvait pas quelque crainte pour son cousin... si...

Georgette, pour toute réponse, me rit au nez et me tourna le dos en me traitant de... lâche !

Je n'avais plus à hésiter ; passer pour un lâche au yeux de Georgette, malheur ! Je ne l'aurais pas voulu pour tout au monde.

Le lendemain matin, tout étant prêt, nous partîmes de très bonne heure pour Belœil.

Pendant la route, Julien Lavigne se montra presque aimable ; il daigna m'entretenir des vastes projets qu'il avait formés dans l'éventualité du succès de son expédition.

L'un de ces projets me frappa par son côté philanthropique : c'était la création d'un fonds de secours pour les instituteurs invalides et trop âgés pour le service.

Deux heures après notre départ de Chambly, nous étions au mont Belœil ; il était alors sept heures. A huit heures, nous commençons à gravir une pente abrupte et assez difficile, dans la direction indiquée par Van Renselaer et portant chacun au dos une charge que n'eût point dédaigné un sapeur de la troupe régulière.

L'absence totale de sentiers battus rendait notre ascension difficile. Mon oncle se consola de ce contretemps en faisant, par-ci, par-là, quand il n'était pas trop à court d'haleine, des dissertations un peu décousues sur les herbes desséchées et les arbustes auxquels nous étions souvent obligés de nous accrocher.

Comme la végétation, à cette époque de l'année, n'est guère avancée au Canada, la science de mon oncle n'avait guère d'aliment ; aussi, ne m'intéressait-elle que médiocrement. Il s'en aperçut, ce qui eut pour effet de modifier considérablement son humeur et de froisser sérieusement ses susceptibilités de savant.

Lui ayant demandé de m'expliquer les propriétés d'une plante aux feuilles de forme ovale, qui sortait à peine du sol, il me répondit sèchement que c'était du *tabac du diable*, une plante dont la feuille avait la vertu de faire taire les nigauds quand ils s'en appliquaient sur la langue.

Je compris cette explication sans trop de peine et ne risquai plus de questions oiseuses.

Nous montions silencieusement, lorsque subitement le terrain manqua sous mes pieds ; je roulai le long d'un talus assez raide que les broussailles m'avaient empêché d'apercevoir. Mon oncle faillit en faire autant, mais une racine assez forte se trouvant à sa portée, il s'y cramponna.

Je fis une dégringolade d'une vingtaine de pieds sans recevoir de contusions, fort heureusement. En me relevant, je jetai un coup d'œil autour de moi ; j'étais au fond d'une sorte de puits, dont l'un des côtés donnait ouverture à un antre béant et parfaitement obscur.

—Je crois que nous sommes arrivés au tunnel que nous cherchons, criai-je d'en bas.

Le bonhomme ne le se fit pas dire deux fois ; en dix enjambées, au risque de se tordre le cou, il était auprès de moi.

Je le contemplai quelques instants pendant qu'il examinait l'entrée sombre, tout près ; il était magnifique d'audace.

Les torches que nous avions apportées furent bientôt allumées, et nous pénétrâmes dans un couloir mystérieux, haut de six pieds, large de huit ou dix, Julien Lavigne prenant les devants d'un pas ferme.

Nous descendions une pente douce, sur un fond de petites roches de calcaire, plates, glissantes et encore humides, car il n'y avait pas bien longtemps que la neige avait fondu aux flancs de la montagne et que l'eau avait pénétré dans le couloir où nous étions.

Rien de bien intéressant s'offrit à nos regards au début de notre marche, excepté toutefois une boule de huit à dix pouces de diamètre, aux couleurs bariolées, que nous découvrîmes dans un repli de roc. Je touchai cette boule du pied, elle était quelque peu molle. Mon oncle, plus curieux, la toucha du doigt.

—C'est un paquet de couleuvres encore engourdies, fit-il.

Je m'éloignai par dégoût, un peu aussi par crainte.

—Elles ne sont point dangereuses, ajouta mon compagnon, le froid les tient encore endormies, c'est leur façon à elles d'hiverner. Continuons à avancer.

Le couloir allait s'élargissant, et nous eûmes bientôt atteint un escalier naturel, aux degrés larges et bien assis, couverts d'un sable très fin. Ces degrés aboutissaient à une échancrure du couloir. En

regardant droit devant moi, je vis un curieux spectacle : de nombreuses petites étoiles, disposées en un anneau d'un diamètre de trois ou quatre pieds, scintillaient à quelque distance en avant.

—Qu'est-ce que cela peut bien être ? demandai-je, en indiquant du doigt cet anneau brillant.

—Nous arrivons à la charpente granit de la montagne, répondit mon oncle, et si je ne me trompe, cet anneau que tu vois, doit être un orifice quelconque bordé de lave volcanique, reflétant la lumière de nos torches, car tout ici m'indique l'existence d'un volcan éteint dont le cratère principal devait être à la place de ce lac que l'on voit sur la montagne.

—C'est possible, dis-je ; mais d'où vient l'eau dont ce lac est rempli, une eau toujours fraîche ?

—C'est ce que nous verrons bien, dit mon oncle sur le ton prophétique. Je m'étonne que les municipalités environnantes n'aient pas encore songé à utiliser ce réservoir naturel pour approvisionner d'eau leurs maisons et leurs fermes, par le moyen d'aqueducs qui s'y alimenteraient.

Cette réponse me rendit songeur. Le plan de mon oncle était d'un gigantesque à donner le vertige.

Imaginez-vous donc les villages de Saint-Hilaire, de Saint-Charles, de Belœil, de Saint-Mathias, de Chambly, ayant chacun son aqueduc particulier fourni par le lac de la montagne !

Quelle fortune pour le capitaliste assez audacieux pour réaliser un pareil projet !

Pendant que, dans mon imagination, je bâtissais des aqueducs, mon oncle, lui, faisait de la géologie. Il examinait avec soin les parois, la voûte et le sol du couloir où nous nous trouvions. Subitement il s'arrêta en face d'un objet incrusté dans le roc et affectant la forme d'un animal en frais de paître.

—Nous sommes dans une caverne à ossements, dit-il en se redressant solennellement.

Le bonhomme était radieux ; le savant reprenait pour le moment, le dessus sur le chercheur d'or.

Je profitai de cette disposition d'esprit où il se trouvait pour risquer une question.

—Qu'entendez-vous par caverne à ossements ?

—Arrêtons-nous-ici, Maxime, pour nous reposer un peu, et je vais te dire brièvement ce que c'est que ce genre de caverne.

Nous nous débarrassâmes de nos fardeaux, et, après avoir croqué de bon appétit un *sandwich*, arrosé d'un petit verre de cognac, le géologue reprit :

—On appelle cavernes à ossements des cavités naturelles que l'on trouve particulièrement dans les roches calcaires des montagnes, comme le mont Belœil et les monts de l'état du Vermont, et qui renferment des quantités plus ou moins considérables d'ossements d'hommes ou d'animaux, le plus souvent mêlés à des objets provenant de l'industrie humaine. Ces cavités, le plus souvent irrégulières, sont quelquefois multiples et communiquent entre elles, tantôt par des passages assez larges, tantôt par des étranglements tellement rétrécis qu'on n'y peut pénétrer qu'en rampant. Elles s'étendent quelquefois à plusieurs milles de distance, au sein des montagnes qui les recèlent. Ordinairement situées à un niveau beaucoup plus élevé que celui des cours d'eau de leur voisinage, elles communiquent avec l'extérieur par des ouvertures faites aux flancs des montagnes, par des soupiraux perçant la voûte, ou par des puits naturels où se sont engouffrées, pour beaucoup d'entre elles, les eaux qui charriaient les matériaux qu'on y rencontre aujourd'hui.

STANISLAS COTÉ.

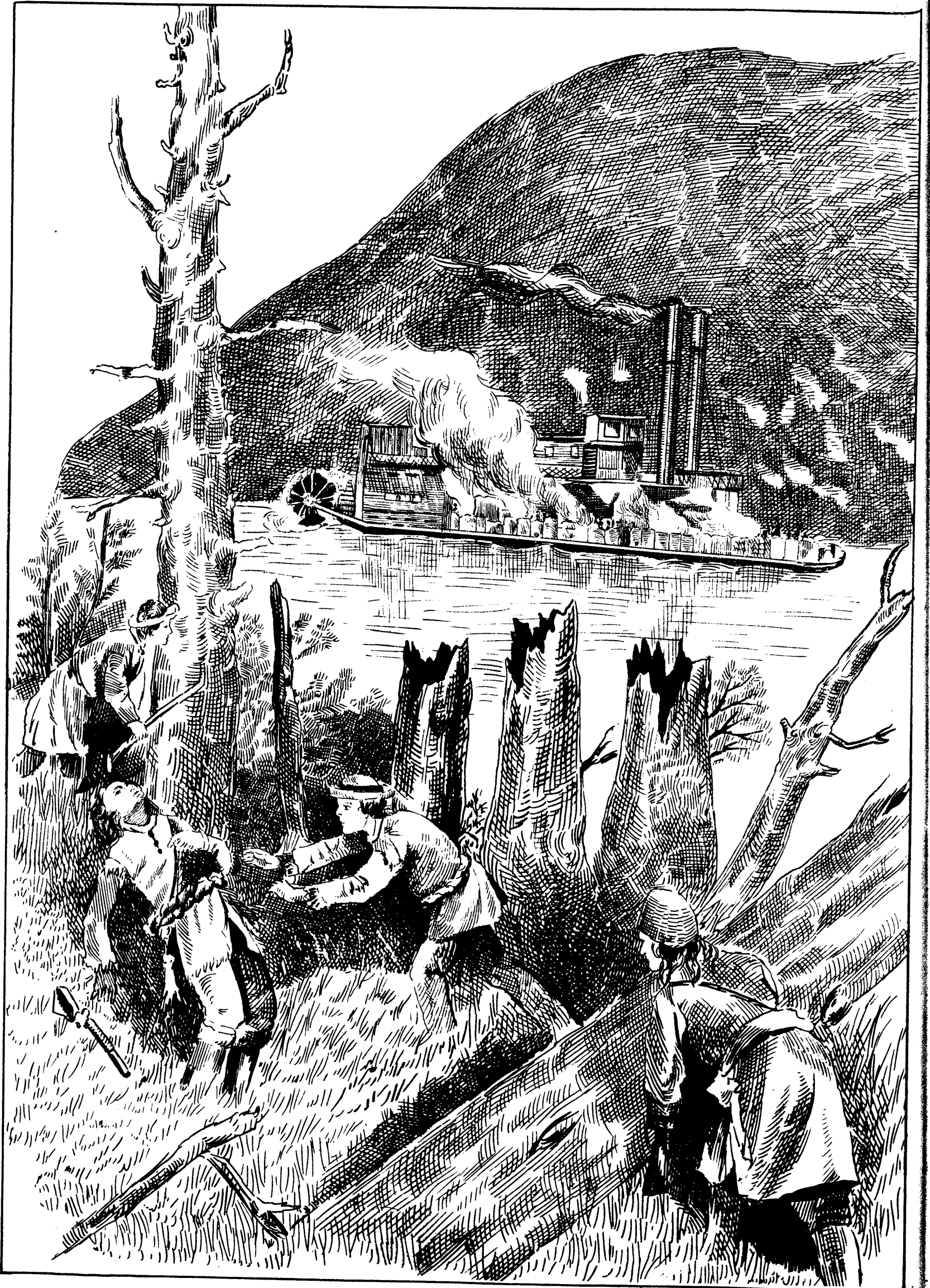
(A suivre)

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

Ne brossez jamais vos robes de soie, lectrices. Il est préférable de les essuyer avec un linge de flanelle ; vous enlèverez ainsi parfaitement la poussière qui a pénétré dans les garnitures, et vos robes s'useront bien moins vite. Quant aux robes de velours, il faut les bien battre à l'envers avec un jonc, ensuite les broser légèrement avec une brosse très fine.

Les gens qui savent peu parlent beaucoup ; les gens qui savent beaucoup parlent peu.





L'INSURRECTION DU NORD-OUEST. — ESCARMOUCHE ENTRE LES REBELLES ET LES TROUPES A BORD DU "NORTHCOTE."

LA

## PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

L

**P**AUL Harmant jeta sur son prétendu cousin un regard défiant.

—Qu'as-tu donc de si sérieux à me communiquer? demanda-t-il.

—Tu vas le savoir, mais encore une fois gagnons ton cabinet. Je ne te retiendrai qu'un instant.

Le riche industriel fit un geste d'ennui, puis tout à coup se décida.

—Eh bien! suis-moi, dit-il d'un ton bourru.

Les prétendus cousins se rendirent dans le cabinet de travail parfaitement isolé. Jacques continua :

—Nous voilà seuls. Maintenant parle.

—Donne un tour de clef à la porte.

—C'est fait.

—Alors, causons, reprit Ovide en s'installant à califourchon sur une chaise et en se servant du dossier comme d'un point d'appui pour ses deux bras. Tu es bien décidé à quitter l'Amérique.

—J'y suis décidé, oui.

—C'est parfait! Et qu'est-ce que tu vas faire de moi, cousin?

—Tu me suivras.

—Oh! que nenni!

—Pourquoi?

—Parce que je n'ai aucune envie de retourner dans un pays où je pourrais avoir des ennuis avec une justice ridiculement chatouilleuse.

—Tu veux parler sans doute du mandat d'amener lancé contre toi jadis? Mais tu n'as rien à craindre. Il y a plus que prescription. On ne peut t'inquiéter.

—Je le sais à merveille, mais je préfère rester en Amérique.

—Eh! bien, rien ne t'empêche d'y rester. J'imposerai ton engagement à mon acquéreur. Tu auras de bons appointements et tant pour cent sur les affaires. Cela te convient-il?

—Non, répondit Ovide en roulant une cigarette.

—Alors, que veux-tu?

—T'acheter ton usine.

Jacques Garaud regarda en riant son prétendu cousin.

—Diable! Je te croyais sans le sou en te voyant chaque jour faire appel à ma caisse pour payer tes dettes de jeu. Et à t'entendre il paraît que, loin d'être à sec, tu as mis de côté la jolie somme d'un million! Mes compliments, cousin!

—Je n'ai pas un sou de côté. J'ai encore perdu hier au soir un millier de francs que tu me donneras tout à l'heure, et cependant je t'achète ton usine.

—Je demande le mot de l'énigme.

—Il n'y a là aucune énigme. Nous rédigerons un acte de vente. Tu me signeras une quittance d'un million, et tu me remettras deux cent mille francs comme fonds de roulement.

—Allons, tu plaisantes, dit avec un rire forcé Jacques Garaud inquiet, mais voulant cacher son inquiétude.

—Plaisanter? Moi? Jamais! Ma proposition t'indique le prix que je mets à mon silence.

Jacques se dressa comme mû par un ressort.

—Ton silence! s'écria-t-il; qu'ai-je besoin de ton silence? Je n'ai rien à cacher, moi! Je ne crains rien.

—En es-tu sûr?

—Certes!

Cherche bien, cousin; cherche consciencieusement, et tu verras que ton retour en France n'est possible qu'à la condition que je me tairai.

L'inquiétude de l'industriel devint de l'angoisse. Cependant il ne comprenait point encore ce que contenaient les vagues menaces d'Ovide Soliveau.

—Que veux-tu dire? demanda-t-il d'une voix un peu tremblante.

—Que JACQUES GARAUD, s'il était connu, aurait grand tort de retourner dans le pays témoin de ses exploits.

En entendant à l'improviste ce nom de JACQUES GARAUD, l'ex-contremaître ne fut pas maître de lui-même, et s'élança sur Ovide.

—Mais, entre autres choses, sur l'acte de décès du cousin Paul Harmant.

—Mensonge!

—Allons, mon vieux, ne fait pas la bête! Je sais tout! tu entends, absolument TOUT! Mais, néanmoins, tu pourras aller en France sans inconvénient, pourvu que je garde le silence, car alors personne ne se doutera que tu as commis une ribambelle de crimes et laissé condamner à ta place la malheureuse Jeanne Fortier.

—J'y veux aller quand même! répliqua d'un ton cynique l'ex-contremaître, reprenant son sang froid maintenant qu'il voyait le péril en face. Qu'ai-je à craindre de la justice? Ainsi que je te le disais tout à l'heure pour ce qui te concerne, il y a prescription.

—Turlututu! répondit Ovide en riant, tu te mets le doigt dans l'œil jusqu'au coude, mon vieux! Il y a prescription pour l'incendie, pour le vol, pour l'assassinat, d'accord, mais nullement pour l'usurpation du nom de "Paul Harmant!" Qu'une plainte accompagnée de preuves arrive au

parquet, t'accusant de porter un nom qui ne t'appartient pas, et tu verras tout aussitôt la justice s'occuper de toi, de ton présent et de ton passé.

—Et tu porteras cette plainte? demanda Jacques frémissant.

—Ça dépend. "Oui," si tu n'es pas gentil. "Non," si tu fais ce que j'attends de toi. Crois-moi, ma vieille, ne regarde pas à payer mon dévouement et ma discrétion. Voilà pas mal de temps que je sais qui tu es, ça remonte presque à l'époque de ton mariage. Est-ce que je t'ai livré? Est-ce que je t'ai menacé? Est-ce que je t'ai fait chanter? Du tout! Je me suis tenu tranquille et j'ai travaillé comme toi sans brouiller les cartes, te laissant te servir des atouts que tu avais dans les mains et acquérir une grosse fortune; mais ton affaire est plus que faite, la vieillesse approche, la fatigue arrive, le moment est venu de penser à mon avenir, à ma tranquillité...et j'y pense.

LI

Jacques Garaud écoutait d'un air sombre, sans interrompre. Ovide poursuivit :

—Vois-tu, ma vieille, j'ai été assez longtemps un "sous-ordres." Je veux devenir patron à mon tour. C'est une idée parfaitement arrêtée. Ainsi donc, donne-moi l'usine et deux cent mille francs de fonds de roulement, sinon je dis à qui veut l'entendre que Paul Harmant, jouissant ici de l'estime universelle, n'est

qu'un joli gredin qui se nomme Jacques Garaud, et, après l'avoir dit, je le prouve. C'est ça qui fera plaisir à ta fille! Ah! tu avais un fier toupet, mon bonhomme quand tu me faisais de la morale sur le paquebot, entre Southampton et New-York! Le plus canaille de nous deux, tu sais que c'était toi! Du reste, très fort et très chic! Bref, restons amis et cousins, comme devant; sois gentil, et ce n'est pas moi qui t'empêcherai d'être heureux! Pars pour la France et fais-y beaucoup d'esbrouffe sous le nom de Paul Harmant, ça m'enchantera, pourvu que je reste ici seul maître de l'ancienne maison "James Mortimer and Co.!"

Jacques s'était levé. Il marcha sur Ovide, les yeux égarés, les poings serrés, menaçant.

Et si je te tuais? fit-il d'une voix sifflante.

Ovide se mit à rire en roulant avec le plus complet sang-froid une autre cigarette.



Allons! se dit-elle en faisant un geste de résolution. A la garde de Dieu! —(Voir p. 30, col. 2).

—Quel nom viens-tu de prononcer? s'écria-t-il, en le saisissant par les épaules.

—Le tien, parbleu! répondit Ovide sans se décontenancer. Allons, cousin de contre-bande, bas les masques! Tu t'appelles "Jacques Garaud," tu as incendié l'usine d'Alfortville et tu as volé et assassiné ton patron, l'ingénieur Labroue. Après ces gentilleses tu t'es créé une individualité nouvelle en te servant d'un livret tombé entre tes mains et en te glissant dans la peau de Paul Harmant mort à l'hôpital de Genève, le 15 avril 1856.

Jacques terrifié recula, chancelant comme un homme ivre.

—Qui prétend cela? demanda-t-il d'une voix étranglée.

—Moi.

—Sur quoi t'appuies-tu?

— Ça ne te servirait pas à grand'chose, répliqua-t-il. Mon testament est déposé chez un "sollicitor" de New-York. Il contient ta biographie avec preuves à l'appui. Je ne serais pas plutôt mort qu'on saurait qui tu es.

— Ah ! cria Jacques avec un geste de désespoir, tu me tiens !

— Parbleu ! chacun son tour, cousin. Que décides-tu ?

L'ex-contremaître prit brusquement son parti.

— Viens avec moi, dit-il.

— Où me conduiras-tu ?

— Chez Nicolas Davidson, mon banquier. Dans une heure l'usine t'appartiendra et tu auras touché deux cent mille francs.

— Bravo, cousin ! tu agis en sage. Maintenant que nous voici d'accord, et que nous savons à quoi nous en tenir l'un sur l'autre, je crois en effet qu'une séparation s'impose, toi de ton côté, moi du mien. J'espère seulement que nos relations de bonne amitié continueront par correspondance.

Jacques ne répondit pas à cette phrase ironique.

— Viens, répéta-t-il.

Et il quitta son cabinet suivi d'Ovide rayonnant.

Le soir même, l'usine était la propriété de ce dernier. Huit jours après, Paul Harmant et Mary s'embarquaient pour le Havre, et avant la fin du mois tous deux étaient installés dans un joli hôtel voisin du parc Monceau. L'ex-associé de James Mortimer avait de nombreuses relations d'affaires à Paris avec des banquiers et de grands industriels, dont quelques-uns étaient venus chez lui, à New-York. Sa fortune connue, son honorabilité indiscutée, lui ouvraient toutes les portes et amenaient chez lui beaucoup de monde. Ce fut un événement dans un certain milieu, quand on apprit qu'il se proposait de construire une usine grandiose aux environs de Paris, pour y exploiter les inventions qui l'avaient rendu riche et célèbre en Amérique. Il trouva, sur le bord de la Seine, à Courbevoie, dix mille mètres qui lui convenaient à merveille et qu'il acheta sans tarder.

Déjà il s'occupait d'établir, avec un architecte en renom, les plans des constructions futures, quand un procès lui fut intenté à propos d'un droit de passage. Pour sortir au plus vite de ce procès qui entravait tout, il fallait un bon avocat, capable de mener rondement les choses. Jacques s'adressa au banquier détenteur d'une partie de ses capitaux et lui demanda un conseil sur le choix de cet avocat. Le banquier répondit :

— Pour plaider une affaire de "servitude" vous n'avez nul besoin d'un avocat célèbre, qui d'ailleurs ne s'en chargerait pas volontiers, mais d'un garçon actif, intelligent, instruit. Je puis vous recommander un jeune homme dont le zèle et le talent m'ont été plusieurs fois très utiles. Vous n'aurez qu'à vous louer de lui. Voulez-vous que je vous donne son adresse ?

— Je vous en prie. J'irai m'entendre avec lui sur le champ.

Le banquier écrivit sur un carré de papier ce nom et cet adresse : "Georges Darier, avocat, rue Bonaparte, No. 19."

— Grand merci, dit Jacques en prenant la feuille. J'y vais.

Une demi-heure plus tard, il arrivait rue Bonaparte. Georges, l'enfant d'adoption de madame Clarisse Darier, confié par le curé Laugier au peintre Etienne Castel, avait fait son chemin et réalisé les espérances que ses aptitudes permettaient de concevoir. Dans quelques mois, Georges allait atteindre sa vingt-cinquième année. C'était un beau garçon, bien campé, aux cheveux fauves et aux yeux d'un bleu sombre. Son visage franc et loyal, d'une beauté régulière, offrait une expression habituellement sérieuse. Inscrit depuis deux années au tableau des avocats du barreau de Paris, il avait déjà fait ses preuves. Ses collègues et les magistrats professaient à son égard beaucoup de sympathie et beaucoup d'estime. Tous lui croyaient un grand avenir.

Il habitait un appartement au second étage de la maison portant le numéro 19, de la rue Bonaparte. Dans son cabinet de travail, meublé en chêne sculpté, deux objets formaient disparaître avec le luxe sévère de l'ensemble. C'était d'abord une petite bibliothèque d'acajou, pleine de livres, souvenir du bon curé Laugier. C'était ensuite, dans

un angle, une colonne en ébène supportant un petit cheval de bois et de carton, recouvert d'un crêpe noir. Georges conservait cet humble jouet comme une relique, le croyant un cadeau de sa mère, Clarisse Darier. Pour tout domestique le jeune avocat avait une femme de quarante-cinq ans. Il prenait habituellement ses repas chez lui quand il ne dînait point chez son ex-tuteur Etienne Castel. Celui-ci, de son côté, venait assez souvent s'asseoir à la table de Georges. Le jeune homme étudiait un dossier volumineux au moment où sa domestique lui apporta la carte de Paul Harmant.

— Faites entrer, dit-il.

Jacques Garaud franchit le seuil du cabinet. Georges quitta son siège et fit deux pas au-devant de lui. Après vingt-et-un ans écoulés, le misérable, cause de tous les malheurs de Jeanne Fortier, se trouvait en présence du fils de sa victime. L'incendiaire d'Alfortville, l'assassin de monsieur Labroue, avait cinquante-cinq ans. Agé seulement de trois ans et demi à l'époque des événements dramatiques, formant en quelque sorte le prologue de ce récit, Georges ne pouvait garder aucun souvenir de la physionomie du contremaître. Le faux Paul Harmant prit la parole.

— Je vous suis adressé, monsieur, fit-il, par mon banquier Edouard Hallberger, un de vos clients.

— Ce qui est un honneur pour moi, interrompit Georges.

Jacques continua :

— Je suis Français ; j'arrive d'Amérique où je dirigeais une usine de premier ordre pour la construction des machines. La santé de ma fille unique, et aussi son désir de vivre en France, m'ont décidé à liquider à New-York et à revenir au pays natal ; mais je ne puis me passer de travail. J'ai acheté à Courbevoie de vastes terrains, mais, au moment où j'allais commencer mes constructions, j'ai été arrêté net par des difficultés, des chicanes.

— De quelle nature ? demanda Georges.

L'ex-associé de James Mortimer donna des indications précises, et produisit une copie de l'acte d'acquisition. Georges lut avec attention cet acte et dit :

— Vous êtes absolument dans votre droit, monsieur. Si vous faites un procès, vous le gagnerez, je crois pouvoir vous en répondre.

— Alors, vous vous chargez de mon affaire ?

— De grand cœur. J'aurai besoin d'un pouvoir.

— Veuillez le préparer.

— Je vais le remplir, il ne vous restera qu'à le signer. Dicter-moi, s'il vous plaît, vos nom, prénoms, qualités et demeure.

— Paul Alexander Harmant, propriétaire, ingénieur mécanicien, demeurant à Paris, rue Murillo, numéro 27.

Le pouvoir rempli, Jacques Garaud le signa de son faux nom.

— Je vais agir immédiatement, dit l'avocat, et je vous tiendrai au courant. Vous aurez bientôt une lettre de moi.

— S'il vous convenait de m'apporter vous-même des nouvelles, je serais heureux de vous recevoir.

— Et moi, monsieur, je serai heureux de profiter de votre gracieuse invitation.

Le banquier Hallberger n'avait point vanté outre mesure le talent, la science du droit et l'activité du jeune homme. Au bout d'un mois les adversaires de Paul Harmant, forcés de reconnaître l'inanité de leurs prétentions, se désistèrent d'un procès qu'ils étaient sûrs de perdre, et les travaux de constructions commençaient. Georges était venu deux fois rue Murillo, le matin, trouver son riche client dans son cabinet, et il avait été reçu de la manière la plus amicale par le père et la fille. La vie active que menait Jacques Garaud, surveillant lui-même ses entreprises, le retenait loin de chez lui pendant la plus grande partie de la journée, et Mary restait à l'hôtel, où d'ailleurs elle ne s'ennuyait point, ayant pour amies les filles de tous les banquiers et de tous les industriels que connaissait son père.

## LII

L'air de Paris ne semblait cependant point favorable à la jeune fille. La maladie qui couvait en elle et dont Noémi, sa mère, lui avait transmis le germe, faisait des progrès. Maintenant, une tache de carmin tranchait sur la pâleur nacrée des joues de Mary. Une petite toux sèche, opiniâtre, s'échappait

à chaque instant de sa gorge. Jacques, effrayé par ces symptômes, avait fait appeler un médecin, malgré les résistances de Mary qui riait des erreurs paternelles. Après un examen très sérieux, le médecin prononça des paroles rassurantes et ordonna un traitement qui devait, selon lui, enrayer le mal. Mary suivit ce traitement pour faire plaisir à son père, mais n'apporta aucune modification au reste de ses habitudes.

Sans faire profession de coquetterie, la jeune fille aimait la toilette, et comme elle était maîtresse absolue de puiser à sa guise dans la caisse amplement garnie de Paul Harmant, elle avait fait choix d'une des meilleures couturières de Paris. Madame Augustine, ainsi se nommait la grande faiseuse, possédait une clientèle très étendue dans le monde aristocratique et dans le monde de la finance. Quoique ses ateliers fussent vastes, madame Augustine, pour arriver à satisfaire ses clientes chaque jours plus nombreuses, était obligée d'adjoindre à son personnel des ouvrières travaillant au dehors et à qui elle confiait de l'ouvrage. L'une de ces ouvrières libres était sa préférée. Elle eût désiré vivement l'attirer auprès d'elle, l'avoir à demeurer dans sa maison ; mais Lucie, c'était le nom de la jeune fille, voulait garder son indépendance et ne point quitter sa chambrette, située au plus haut étage de l'une des maisons du quai Bourbon, dans l'île Saint-Louis. Cet amour de l'indépendance, dont nous venons de parler, était-il le seul motif de Lucie pour repousser les offres de madame Augustine ? Nous ne tarderons guère à le savoir.

Lucie avait vingt-deux ans et demi. Jamais plus fine, plus jolie tête de grisette parisienne n'avait couronné corps plus charmant, d'un galbe exquis et d'une grâce incomparable. L'ouvrière était d'un châtain doré, avec des yeux d'un bleu sombre à la fois très malins et très doux. Un gai sourire s'épanouissait sans cesse sur ses lèvres rouges, découvrant à demi des dents éblouissantes. Sa voix, sans être fort étendue, était fraîche et fort juste. Ses voisins aimaient à l'entendre chanter, en travaillant, les refrains des opérettes en vogue. La favorite de madame Augustine était aimée et respectée de tous Aimée, parce qu'elle était bonne et serviable. Respectée, parce que, depuis quatre ans qu'elle habitait la maison, les langues les plus mal-faisantes n'avaient pas pu formuler une accusation, ni même émettre un soupçon au sujet de sa conduite. On ne lui donnait pas un amoureux, mais on lui supportait un fiancé.

— Elle se mariera bientôt la petite Lucie, disaient les gens bien informés, ou du moins se prétendant tels.

— Avec qui donc ? demandaient les autres.

— Avec son voisin le dessinateur, parbleu.

— Son voisin ? Quel voisin ? Lucien Labroue.

— Parfaitement ! C'est un charmant garçon, rangé, tranquille et travailleur. Il pioche ses des-sins du matin au soir, et souvent bien tard dans la nuit. Il est d'âge à se marier, Lucien Labroue ; il est toqué de la petite Lucie, et ça sera un bien joli couple quand ils seront mari et femme.

Il nous semble à peu près superflu d'affirmer à nos lecteurs que le Lucien Labroue dont on vient de parler était le fils de l'ingénieur, assassiné à Alfortville, par Jacques Garaud, dans l'usine en feu. A la mort de sa tante, madame Bertin, Lucien, alors âgé de vingt ans, était resté seul avec quelques billets de mille francs. Le jeune homme possédait l'amour du travail. Suivant le désir exprimé à plusieurs reprises par son frère, madame Bertin lui avait fait faire des études sérieuses qui devaient le conduire à être un habile mécanicien. La vocation le poussait d'ailleurs de ce côté. Les humbles économies de sa tante lui permirent de pousser ces études aussi loin que possible.

Quand elles furent achevées, il se mit en quête d'un emploi lucratif où il lui fût possible d'utiliser ses connaissances spéciales. Malheureusement personne ne s'intéressait à lui, les protections influentes lui manquaient. Il trouva toutes les places prises par des jeunes gens qui ne le valaient pas, mais qu'on appuyait d'une façon rigoureuse. Il fallait vivre cependant, vivre et payer l'impôt foncier pour les terrains d'Alfortville qu'il ne voulait ni vendre ni hypothéquer. Il résolut d'entrer dans un atelier où, tout en gagnant le pain quotidien, il



acquerrait l'habileté matérielle de l'exécution. Bien vite il n'eut pas de rivaux pour la protection de l'ajustage, mais il se sentait né pour autre chose que pour limer, mateler et ajuster du fer et de l'acier. Tout en étant un modèle d'exactitude à son atelier, Lucien cherchait des travaux au dehors. Il trouva des dessins à faire, des épures à mettre au net, des lavis à exécuter. Quand ces travaux furent assez nombreux pour assurer la vie matérielle, le jeune homme quitta l'atelier où il n'avait plus rien à apprendre et où le contact de gens absolument sans éducation le faisait souffrir. Il préférait mille fois travailler chez lui.

Le hasard le conduisit dans la maison qu'habitait Lucie et lui fit louer le logement contigu à celui qu'elle occupait. Assez souvent Lucien rencontrait sa voisine dans l'escalier. Ils s'étaient salués d'abord en se croisant, puis un sourire avait accompagné le salut, puis ils avaient fait des haltes courtes d'abord, et bientôt plus longues, afin d'échanger quelques paroles. Enfin l'amour s'était mis de la partie, un amour sérieux, sincère, absolument honnête.

—Chère petite Lucie, je vous aime, dit Lucien à la fille de Jeanne Fortier; lorsque j'aurai une position mieux assise, nous nous marierons. Voulez-vous attendre que la fortune me sourie?

Lucie répondit :  
—Je vous aime aussi et j'attendrai tant que vous voudrez. Mais pourquoi souhaiter la fortune? Vous êtes laborieux et je suis point paresseuse. Nous travaillerons l'un et l'autre d'un bon courage. Il me semble qu'en réunissant nos deux bourses, le bien-être serait à la maison.

Lucien secoua la tête.  
—Vous n'êtes point de mon avis? demanda la jeune fille.

—Non.  
—Pourquoi?  
—Pour deux raisons : La première, c'est que quand nous serons mariés vous aurez bien assez des soins du ménage. La seconde c'est que l'homme, d'après moi, doit gagner assez pour faire vivre la femme... et les enfants lorsqu'ils arrivent.

Depuis un an ils attendaient, mais si Lucie demeurait patiente, le découragement commençait à s'emparer de Lucien. Ses gains restaient médiocres et ne lui permettaient pas d'entrevoir, dans un avenir plus ou moins prochain, l'aisance à défaut de la fortune. Or, s'il épousait Lucie en de telles conditions, avec la famille la misère arriverait.

Les deux fiancés s'étaient mutuellement raconté leur histoire. Nous connaissons celle de Lucien. Celle de Lucie était bien courte. Une nourrice qu'on ne payait plus avait remis à l'assistance publique la petite fille âgée d'un an ou de dix-huit mois. La petite fille avait grandi. Voilà tout.

Cette enfant, nos lecteurs l'ont comprise déjà, était la fille de Jeanne Fortier.

(La suite au prochain numéro.)

SUR L'AMOUR

L'AMOUR connaît les sentiers cachés.  
L'amour rend le travail léger.  
L'amour fait passer le temps et le temps fait passer l'amour.

Aime-moi un peu, mais aime-moi longtemps.

Aimer quelqu'un ou quelqu'une qui ne vous aime pas, c'est répondre à quelqu'un qui ne vous parle pas.

L'amour règne sur le monde sans épée.  
L'amour subjugué tout, excepté le cœur du criminel.

L'amour apprend la danse aux âmes.  
L'amour, la coquinerie et la nécessité font de grands orateurs.

Les amoureux, les voleurs et les peureux se font souvent des fantômes.

Aimez vos amis même avec leurs défauts.  
Aimez votre voisin, mais ne jetez pas sa clôture à terre.

Les bourses des amoureux sont attachées avec des fils d'araignées.  
Les querelles d'amoureux sont de l'amour, mais de l'amour très violent.

Les amoureux pensent toujours qu'on ne s'aperçoit pas de leur amour.

A MADEMOISELLE MARGUERITE D.

Je connais une jeune fleur  
Dont la blanche et fraîche parure  
Conserve toujours sa fraîcheur,  
Car tout veille, dans la nature,  
Sur son éclatante blancheur.

La Gouttelette de rosée  
Qui, par l'aurore, est déposée  
Au fond de son calice d'or,  
De l'ardeur soif la préserve  
Et toujours fraîche la conserve,  
Pour qu'elle soit plus belle encor.

Le Papillon vole autour d'elle,  
Toujours aimable et caressant,  
Et lui dit tout bas en passant :  
Je t'aime et te serai fidèle.

Lorsque le soleil de ses feux  
Incommode trop la fleurette,  
Zéphir, de son souffle amoureux,  
Vient au secours de la pauvrete,  
Tandis qu'un petit Ruissellet,  
Qui serpente dans la prairie,  
Amène pour ma fleur chérie  
Son onde pure au clair reflet.

Le ver luisant apporte encore  
Sa lueur azur et phosphore  
Pour distraire un peu ses ennuis  
Et rendre moins sombres ses nuits.

Lorsque tout dort, même la brise,  
Le Rossignol lui vocalise  
Ses plus beaux airs pour l'endormir.  
En l'écoutant, elle sommeille,  
Rêvant des amis de la veille :  
Papillon, Rosée et Zéphir.

Tendres amis, elle mérite  
Votre amour, votre dévouement ;  
Veillez sur elle constamment...  
Ma fleur se nomme Marguerite.

DR DUPLESSY.

L'INSURRECTION DU NORD-OUEST

(Voir gravure)

Le correspondant du Nord-Ouest donne les détails suivants sur l'action du vapeur *Northcote* pendant l'attaque de Batoche :

“ Les rebelles ouvrirent le feu sur le vapeur lorsqu'il était entre Gabriel et Batoche. Comme il tournait la courbe, il fut criblé par une grêle de balles lancées des deux rives. Des panaches de fumée s'élevaient des broussailles, des maisons et du sommet des côtes. Les troupes à bord répondirent par un feu vigoureux, malgré que les rebelles fussent protégés par les arbres et les rochers, ils parurent souffrir de nos coups. Le feu était incessant et on vit plusieurs rebelles tomber la tête la première en bas de la côte. Comme nous nous approchions de Batoche, nous vîmes un spectacle horrible. Sur la rive ouest, un homme, probablement un des prisonniers, fut vu pendu à un arbre et se débattant dans les convulsions de l'agonie.

“ Les rebelles n'étaient pas loin, ils se tenaient sur les deux rives, sur une distance d'une couple de milles. Ceux qui couraient vite s'avançaient aussi rapidement que le vapeur, et ils étaient en grand nombre. Le vapeur a été littéralement criblé de balles, mais comme il était bien fortifié sur le pont où nos soldats se tenaient, nos blessés n'ont pas été nombreux.

“ On passa les rapides sans accident, et quelques moments après nous étions à la traverse. En la laissant, le câble du bac s'engagea dans le tuyau du vapeur qui s'abattit sur le pont supérieur, brisant le mât et les vergues. Cet accident réjouit beaucoup les Métis et les Sauvages qui firent entendre des cris de guerre féroces. Le câble, qui était amarré sur les deux rives, fut baissé par l'ennemi avec l'intention d'arrêter le vapeur au passage et de s'en emparer. Heureusement, ce plan ne réussit pas, car si le câble avait pris la timonnerie qu'il effleura, le pilote aurait été tué et le vapeur laissé à la merci des insurgés.

“ Ces derniers continuèrent le feu de leurs tranchements, et on y répondit jusqu'à neuf heures. Alors les rebelles cessèrent leur fusillade. Il est évident que toutes leurs forces s'étaient réunies ici pour nous opposer une résistance désespérée. Enfin, le *Northcote* descendit la rivière sur un parcours de trois milles et répara ses avaries.”

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de MAI a eu lieu le 1<sup>er</sup> juin, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	22,610.....	\$50
2e prix, No.	22,008.....	25
3e prix, No.	14,352.....	15
4e prix, No.	20,563.....	10
5e prix, No.	22,990.....	5
6e prix, No.	14,571.....	4
7e prix, No.	28,426.....	3
8e prix, No.	19,332.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

18,657	19,076	13,376	955	25,968
13,235	21,951	14,264	22,510	24,603
21,209	13,538	15,873	25,309	5,529
4,185	14,795	18,391	26,213	7,188
6,273	19,141	25,406	15,039	4,398
14,242	3,099	19,260	15,909	26,365
6,694	9,470	20,556	26,129	15,746
21,202	16,206	12,424	1,219	13,186
8,798	22,272	25,485	3,712	4,933
25,006	17,320	22,196	6,905	7,503
24,599	17,137	15,033	8,508	3,733
14,892	25,876	28,924	25,465	21,215
21,641	11,198	10,889	29,649	14,704
2,778	14,355	7,404	25,223	29,936
15,857	17,664	27,438	25,779	3,660
25,168	25,256	12,731	8,645	5,205
10,509	19,750	3,443	23,975	20,239
29,793				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de MAI sont priées d'examiner les nombres imprimés en creux rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les livres suivent les mœurs, et les mœurs ne suivent pas les livres.—TH. GAUTIER.

On peut tomber très bas, sans pour cela tomber de très haut.—G.-M. VALTOUR.

Je ne médis pas des rêveurs Un peu d'imagination est un bon levain pour cette lourde pâte des affaires humaines.—FERD. DE LESSEPS.

L'admiration est la reconnaissance de l'esprit.—A. DUSOLIER.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 86.—ANAGRAMME

Trouvez en moi, cher lecteur,  
Une ordonnance locale,  
Certain canal conducteur,  
Avec chose peu normale.

No. 87.—ENIGME

Sans être égal à Dieu ma puissance est divine,  
Car tout par moi commence et par moi se termine.

SOLUTIONS :

No. 83.—Les mots sont : Fidèle.—Allongés.—Telle.—Changés.

No. 84.—Le mot principal est Poulet où l'on trouve : Poule, Poulet et Pou.

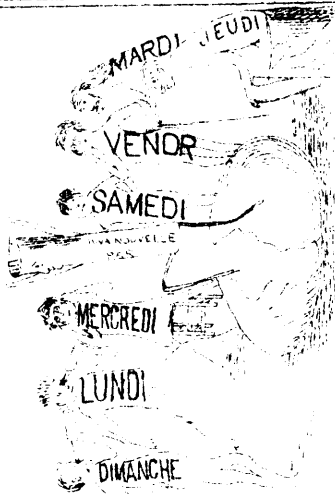
No. 85.—Le mot est : Miroir.

ONT DEVINE :

Problèmes.—G. G., Saint-Jean; Loup, Ottawa; N. G. L., St-Thomas de Pierreville; Ovide Leclerc, Québec; Jos. Pelletier, J.-B. Gratton, Mlle Fabiola Archambault, Mlle L. Ouimet, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal.  
Rébus.—L. A. D., J. Pelletier, Montréal; N. G. L., St-Thomas; Loup, Ottawa; Sphinx, Valleyfield; G. G., Saint-Jean; Mlle E. Vinet, Trois-Rivières.



RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

A trompeur, trompeur et demi.

## LES DIX COMMANDEMENTS DE L'APICULTEUR

1. Tes abeilles tu nourriras, Selon le cas très sagement.
2. Jamais ne les étoufferas, Comme on le fait vulgairement.
3. Du froid tu les garantiras, Et d'humidité même.
4. Souvent tu les visiteras, Pour voir quel est leur portement.
5. Un seul essaim tu leur prendras, Ta ruche en vaudra doublement.
6. S'il sort, tu le recueilleras, Le plaçant à part promptement.
7. La ruche faible marieras, L'orpheline pareillement.
8. Ruche en paille adopteras, Avec le capot forcément.
9. Parfois tu les soupèseras, Pour t'assurer du fondement.
10. La vieille mère détruiras, Après quatre ans formellement.

## CHOSSES ET AUTRES

La démangeaison de parler fait plus de traitres que la perfidie.

Il y a une grande augmentation dans le commerce de bois à Ottawa.

Les pertes totales causées par le dernier incendie, à Somerset, s'élèvent à \$300,000.

Une dépêche dit que les avant-postes Russes ont tiré sur les Chinois en Mantchourie.

Le 24 juin prochain, le séminaire des Trois-Rivières célébrera le 25<sup>me</sup> anniversaire de sa fondation.

Les cinq manufactures de pistolets, de Norwich (Conn.), fabriquent 50,000 de ces armes par année.

Les recettes du service postal canadien, durant l'année 1884, ont été de \$2,330,741 ou 11,327,403 francs.

On annonce de Denver (Etats-Unis), que des millions de sauterelles s'abattent sur les bords de la rivière Arkansas et dévorent toutes les moissons naissantes.

Le Dr Ferrau, de Valence, a inoculé le vaccin du choléra à 4,700 personnes. La décroissance rapide de l'épidémie est attribuée en grande partie au succès de ce traitement.

M. Bébé, en jouant avec sa sœur, s'est cogné un peu violemment le front contre la cheminée; il se met aussitôt à pousser des cris perçants.

—Qu'as-tu, mon chéri? lui demande sa mère, accourant au bruit.

—Je me suis fait mal à mon *nom du Père*.

FLAVIEN J. GRANGER,  
PAPETIER.

13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Impression sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

Z. E. MARTIN &amp; DASTOUS,

MARCHANDS-TAILLEURS, MERCERIES ETC.

11, CARRE CHABOLLEZ, Montréal.

DR. H. E. DESROSIERS,

70, RUE ST DENIS,

MONTREAL.

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

MATHIEU FRERES, Marchands de Vins,

No 87, Rue St-Jacques, Montréal.

4574

## PRIMES MENSUELLES

DU

## MONDE ILLUSTRE

1 <sup>re</sup> Prime	- - -	\$50
2 <sup>me</sup> "	- - -	25
3 <sup>me</sup> "	- - -	15
4 <sup>me</sup> "	- - -	10
5 <sup>me</sup> "	- - -	5
6 <sup>me</sup> "	- - -	4
7 <sup>me</sup> "	- - -	3
8 <sup>me</sup> "	- - -	2
86 Primes, a \$1	- - -	86
<b>94 Primes</b>		<b>\$200</b>

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## "JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU &amp; GAGNON

MARCHANDISES DE NOUVEAUTES

En gros et en détail,

105, RUE NOTRE DAME, MONTREAL.

Spécialité: Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRE dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30 Saint-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

Imprimerie GEBHARDT-BERTHIAUME, 30, rue St-Gabriel, Montréal.

**JOUISSEZ**  
De la Santé et du Bonheur  
COMMENT ? Faites  
comme d'autres  
ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Déroit."

M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri de la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." M<sup>de</sup> M. M. B. Goodwin, Ed. *Christian Monitor*, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."

Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?

"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."

Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."

Henry Ward, ex-colonel, 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?

"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."

C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."

Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?

"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."

Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?

"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."

Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?

"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."

M<sup>de</sup> J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."

G. H. Horet, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trent ans."

Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?

"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."

M<sup>de</sup> H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé

Faites usage du

**KIDNEY-WORT**

Le Purificateur du Sang.

N. GOYETTE,

BOUCHER.

MARCHE D'HOCHELAGA,

Etaux 1 et 3

L'administration du MONDE ILLUSTRE est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRE est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 30, Montréal.